

non moins juste confiance et de votre amour ; dans les bénédictions sensibles que le Ciel a répandues sur vos efforts, et dans le bien que vous faites. Vous avez eu la consolation jusqu'ici de voir ce bien s'accroître d'année en année, et soixante-deux dépôts de bons livres, formés par vos soins dans toutes les parties de ce diocèse, sont ouverts aux besoins de ceux qui veulent nourrir leur esprit de connaissances utiles et de saintes pensées. D'autres diocèses, en imitant successivement votre exemple, ont étendu les fruits de votre œuvre, augmenté votre gloire, et multiplié les mérites du vertueux ecclésiastique (1), fondateur et directeur de cette précieuse association, à qui sa modestie ne me permet pas de donner ici les autres éloges qui lui sont dus.

O mon Dieu ! continuez donc de bénir cette entreprise qui est précieuse devant vous. Inspirez aux âmes charitables et chrétiennes la volonté d'y concourir ; que les ressources égalent les besoins ; qu'il se déploie, pour la plus sainte des causes, autant de zèle, autant de générosité qu'il s'en est jusqu'ici déployé pour la plus criminelle ; et que les livres salutaires, répandus à leur tour avec profusion, éclairent les esprits, purifient les cœurs, arrachent des victimes à l'enfer, et donnent de nouveaux habitans à la Jérusalem céleste, où vous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit ! Ainsi soit-il.

(1) M. l'abbé Baraud.

SERMON

SUR LA

BIENFAISANCE CHRÉTIENNE,

COMPARÉE AVEC

LA BIENFAISANCE PHILOSOPHIQUE ;

PRÊCHÉ DANS L'ÉGLISE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES, A PARIS, PENDANT LE CARÊME
DE 1819, EN FAVEUR DES PAUVRES.

Sic est voluntas Dei, ut benefacientes obmutescere faciat imprudentium hominum ignorantiam.

Telle est la volonté de Dieu, que, par vos bonnes œuvres, vous forciez au silence les hommes imprudens qui blasphèment ce qu'ils ignorent. (I. Petr. II, 15.)

Le christianisme naissait à peine, et déjà il était en butte à la malignité du monde ; déjà l'ignorance, la prévention, la haine le chargeaient des imputations les plus injustes et les plus odieuses. C'était au prince des apôtres qu'il convenait d'apprendre aux fidèles comment ils devaient repousser ces attaques alors nouvelles, et défendre la religion calomniée ; il ne leur permet ni ressentiment, ni vengeance contre ses aveuglés détracteurs ; il leur interdit la résistance à l'oppression, et la révolte contre les princes

ou les magistrats persécuteurs; il ne veut même pas qu'ils aient recours à l'éloquence humaine pour justifier, par des raisonnemens et des discours, une doctrine venue du Ciel. Un seul genre d'apologie lui paraît digne d'elle, c'est la sainteté et l'innocence de ceux qui la professent: qu'ils donnent l'exemple de toutes les vertus; qu'ils s'appliquent sans relâche aux bonnes œuvres; qu'ils fassent du bien à tous, même à leurs ennemis, même aux ennemis de leur foi; et le christianisme lui semble assez vengé, l'imposture assez confondue, le Dieu de l'Évangile assez glorifié, et ses desseins suffisamment accomplis: *Sic est voluntas Dei, ut beneficientes obmutescere faciatis imprudentium hominum ignorantiam.*

Et en effet, ce fut la modestie, la douceur, la patience des chrétiens, la pureté angélique de leurs mœurs, leur fidélité inviolable à tous leurs engagements, mais surtout leur bienveillance universelle, la sainte profusion de leurs aumônes, leur tendre compassion et leur active charité pour tous les malheureux, qui triomphèrent enfin des préjugés d'un monde idolâtre, désarmèrent sa fureur, changèrent les dédains en respect, l'aversion en amour, et firent succéder l'adoration au blasphème. Des monumens de tout genre attestent que, dans les trois premiers siècles, où la persécution fut si continue et si violente, les vertus des disciples de Jésus-Christ faisaient l'étonnement et le désespoir de ceux qui ne pouvaient se rassasier de leur sang, et qui s'efforçaient, par toutes sortes de moyens, de les exterminer. On trouve leur éloge jusque dans les histoires composées par leurs ennemis, jusque dans les écrits des magistrats qui les envoyaient impitoyablement à l'échafaud. Souvent la force de la conscience fit tomber à leurs genoux le bourreau qui les tortuait, fit descendre de son siège le juge prêt à signer leur arrêt de mort, fit proclamer leur innocence par les spectateurs accourus pour applaudir à leur supplice. L'aveu échappait de toutes parts qu'ils étaient irrépro-

chables en tout point, et que leur seul crime était de ne vouloir pas adorer les idoles.

Mais pour revenir à leur amour envers le prochain et ne parler que de cette seule vertu, pouvait-on les voir sans admiration non-seulement se sacrifier les uns pour les autres, mais se dévouer pour les païens eux-mêmes, et, dans des contagions mortelles qui éloignaient de ceux-ci leurs amis et leurs proches, leur prodiguer les soins les plus généreux aux dépens de leur propre vie? N'est-ce pas là l'héroïsme de la bienfaisance, et de cette humanité que la philosophie vante, mais que la religion fait pratiquer, dont le nom se trouve partout dans les livres des prétendus sages, mais dont la réalité ne se rencontre que parmi les humbles disciples de la croix? Cependant, il faut l'avouer, la sagesse du siècle prétend l'emporter ici sur l'Évangile, parce qu'elle a osé affranchir l'homme de tout devoir envers Dieu, et que, réduisant toutes ses obligations à la seule bienfaisance, elle lui a dit, avec son ton sententieux et arrogant: « Fais du bien à tes semblables, et tu as rempli toute justice. » Elle croit avoir donné une nouvelle force à ce précepte unique, par le retranchement de tous les autres, et, en y renfermant toute la morale, avoir rendu un insigne service au genre humain.

Or, c'est cet avantage que j'entreprends de lui ôter aujourd'hui, en faisant voir que le véritable amour des hommes n'a point d'autre fondement ni d'autre principe que l'amour de Dieu; qu'affaiblir celui-ci, c'est porter une atteinte mortelle à celui-là; que toute doctrine impie ne tend qu'à resserrer et endurcir les cœurs, loin de les dilater et de les attendrir; en un mot, que la seule bienfaisance digne de ce nom est la bienfaisance chrétienne, par deux raisons qui vont faire le sujet et le partage de ce discours. La première, que toute autre bienfaisance est étroite et bornée, tandis que la seule bienfaisance chrétienne est universelle dans son objet et illimitée; premier

point : la seconde, que toute autre bienfaisance est le plus souvent spéculative et stérile, tandis que la seule bienfaisance chrétienne est efficace dans ses motifs, et féconde dans ses effets ; second point.

Puisse l'Esprit divin, cet Esprit de charité, me remplir en ce moment de sa lumière et de son feu, afin que je vous montre clairement la source unique du véritable amour des hommes, et qu'en même temps je vous embrase de ses sacrées ardeurs ! C'est la grâce que nous allons demander ensemble par l'intercession de Marie.—*Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Il est impossible qu'une bienfaisance philosophique et purement humaine soit universelle dans son objet, et j'en apporte deux preuves sensibles, tirées des notions les plus simples et les plus claires de la philosophie même. Car d'abord une vertu purement humaine n'a d'autre principe que la raison et la sensibilité de l'homme : or, l'esprit et le cœur de l'homme sont essentiellement bornés, et par conséquent ne sauraient produire un effet universel et sans bornes ; donc une bienfaisance universelle doit nécessairement avoir une autre source. En second lieu, une bienfaisance purement humaine n'est qu'un sentiment naturel du cœur humain : or, ce sentiment rencontre dans le même cœur une foule d'autres sentimens naturels qui le restreignent et le limitent, tels que l'amour de soi, la cupidité, la jalousie, la vengeance, l'orgueil, les antipathies, les dégoûts et tant d'autres qu'il serait trop long d'énumérer. De là vient que les hommes qui suivent la nature, philosophes ou non, loin d'avoir une bienveillance générale et sans restriction pour tous leurs semblables, ne peuvent cacher leur aversion et leur haine pour ceux dont l'humeur, les prétentions, les intérêts, ou même quelquefois les simples opinions, sont incompatibles avec les leurs ; à plus forte raison pour ceux

qui les choquent, les blessent et les traitent en ennemis : parce qu'une vertu naturelle et humaine ne peut pas, par ses propres forces, triompher de toutes les passions humaines et de tous les penchans naturels, de manière à s'établir seule sur leurs ruines, et, pour ainsi dire, à occuper toute leur place. Ainsi, point de bienfaisance universelle, si vous ne lui trouvez un principe qui soit d'une part infini ou sans bornes, de l'autre supérieur à tous les sentimens naturels du cœur humain, et capable de les dominer tous.

Cherchez maintenant, et voyez si ce principe existe hors de la religion, et s'il peut être autre que la charité divine, essentiellement infinie par cela seul qu'elle est divine, et par là même aussi assez puissante pour subjuguier le cœur de l'homme et en maîtriser toutes les affections. La charité ou l'amour de Dieu élève la créature au-dessus d'elle-même, agrandit sa faculté d'aimer, lui communique les sentimens de l'Être parfait et immense qu'elle aime, lui fait envisager tous les hommes en lui comme ses enfans, comme ses images, comme les objets de sa tendresse, et, à ces titres, les lui fait chérir tous, lui inspire un désir sincère et ardent de faire du bien à tous sans exception, citoyens et étrangers, connus et inconnus, bons et méchans, amis et ennemis. Qu'on ne se persuade pas qu'une telle disposition soit d'une perfection médiocre, ni même d'une perfection simplement humaine ; c'est le comble de la vertu et la plus grande hauteur où la grâce divine puisse élever un cœur mortel. Jésus-Christ nous le donne assez à entendre, lorsque établissant le précepte d'aimer de la sorte, il nous dit : « Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait. » Paroles qui marquent clairement que, pour être fidèle en ce point, il ne faut aspirer à rien moins qu'à la sainteté de Dieu même. Et en effet, que ne faut-il pas avoir su immoler, à quel point ne faut-il pas avoir vaincu, et, pour ainsi dire, détruit en soi la nature,

avec ses faiblesses et ses répugnances, pour aimer ce qui déplaît, aimer ce que des défauts rebutans ou des vices odieux nous rendent naturellement insupportable; aimer le rival qui nous efface ou qui nous supplante, l'envieux qui nous hait, le perfide qui nous trahit? Quel effort étonnant encore, de se retrancher des jouissances à soi-même, pour donner ce que l'on se refuse, à des indifférens, à des inconnus, à des ingrats, à des ennemis peut-être! Mais quel prodige, de risquer, de sacrifier même sa fortune, son crédit, son repos, et, s'il en est besoin, sa vie, pour sauver des infortunés de qui l'on n'attend aucun retour, et à qui l'on n'est uni que par le lien commun de l'humanité! Où donc irait-on puiser une telle bienfaisance, si ce n'est dans le sein même du Dieu d'infinie bonté, ou dans le cœur du Fils unique, qu'il a envoyé sur la terre pour communiquer son amour aux hommes? Et des insensés viendront nous dire que, pour inspirer à un être borné et imparfait, que tant de passions agitent, que tant d'intérêts divisent de ses semblables, une bienfaisance si étendue, si sublime, si supérieure à la nature et si contraire à ses penchans, il ne s'agit que de rompre les nœuds qui l'attachent à l'auteur de toute perfection, de toute miséricorde, de tout amour; que, pour le rendre plus humain et plus compatissant, il n'y a qu'à lui ôter la douce charité, ce lien parfait, *Vinculum perfectionis* (1), des esprits et des cœurs, cette source féconde des actions généreuses et des sacrifices héroïques; et l'abandonner, sans autre défense que des phrases philosophiques, à la merci de son amour-propre, de ses inclinations et de ses caprices!

O vous, qui nous vantez sans cesse les vertus de la nature, apprenez-nous donc où s'est jamais trouvée hors du christianisme, je ne dis pas la pratique, mais l'idée seulement de cette bienfaisance universelle dont nous parlons! Bien des philosophes avaient

(1) Coloss. III, 14.

paru dans l'espace de quatre mille ans sur la terre, lorsque le divin Législateur y est venu enseigner sa céleste doctrine: et cependant, après tant de siècles, il donne la loi d'amour qu'il proclame pour un commandement nouveau et inconnu jusqu'à lui: *Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem* (1). Pour marquer encore plus expressément qu'elle est son ouvrage, et qu'il se glorifie d'en être l'auteur, il la nomme son précepte: *Hoc est præceptum meum* (2). S'est-il trompé? ou bien a-t-il voulu s'attribuer une gloire qui ne lui appartenait pas? Ah! Chrétiens, quoique sa parole doive suffire, et qu'on ne puisse imputer sans blasphème, ni le mensonge à la souveraine vérité, ni l'erreur à la suprême sagesse, osons néanmoins examiner; interrogeons les faits, et qu'il nous soit permis d'instruire et de juger cette grande cause.

Est-il vrai qu'aucun peuple, aucun législateur ni aucun sage du paganisme n'ait connu ce premier fondement de la morale et de l'humanité, le droit que tout homme a, en qualité d'homme, à l'amour, à la commisération, à l'assistance de ses semblables? Mais quoi! est-il besoin ici de beaucoup de discussion? toutes les histoires, tous les livres, tous les monumens de l'antiquité ne parlent-ils pas assez haut? Tandis que le peuple romain applaudissait au théâtre cette pompeuse sentence d'un de ses poètes: « Je suis homme, et rien de ce qui intéresse l'humanité ne m'est étranger; » ne sait-on pas quels étaient ses principes d'humanité envers les nations étrangères qu'il appelait Barbares, et qu'il s'attribuait le droit d'asservir, d'opprimer ou d'exterminer à son gré, comptant pour rien la liberté et la vie de tout ce qui n'était pas citoyen romain, municipe ou allié? envers les prisonniers de guerre, qu'il massacrait sans pitié, traînant les rois vaincus, les reines captives et leurs infortunés enfans chargés de chaînes au Capi-

(1) Joan. XIII, 34.

(2) Joan. xv, 12.

tole, pour y être égorgés comme de vils animaux ? envers la classe si nombreuse des esclaves, qu'il ne semblait pas regarder comme des hommes, et que des maîtres avarés ou cruels pouvaient affamer, torturer, mettre en croix, selon leur caprice ou leur intérêt ? envers ces tristes victimes du plus atroce des plaisirs, les gladiateurs, qu'il obligeait de s'entre-tuer dans l'arène, et jusque dans les festins, pour le divertissement des spectateurs ? envers les enfans nouveaux-nés que leurs pères avaient pleine licence d'étouffer au berceau, s'ils voulaient s'épargner le soin de les nourrir, et qui périssaient ainsi par milliers tous les jours, sans qu'aucune loi les protégeât, ni que la compassion s'émût en leur faveur, ni que personne témoignât de l'horreur pour tant de parricides ? envers les pauvres, que non-seulement les riches ne songeaient pas à secourir, mais qu'ils accablaient d'énormes usures, dévorant jusqu'à leur dernière ressource ; et lorsqu'il ne leur restait plus que leur désespoir, les vendant eux-mêmes pour retirer, par cet infâme trafic, les intérêts accumulés et le principal de leurs prêts meurtriers ?

Telles étaient les mœurs du peuple le plus sage comme le plus fameux de l'antiquité païenne. Les Grecs n'étaient pas plus humains, et le détail de leurs usages offrirait un tableau effroyable. Les autres nations, moins policées pour la plupart, avaient quelque chose de plus dur encore et de plus féroce. Et qu'on remarque bien que ces cruautés et d'autres encore plus révoltantes, que je passe sous silence pour ménager la délicatesse de mes auditeurs, n'étaient point regardées comme des excès ni même comme des abus ; c'étaient des coutumes établies, des pratiques communes aux chefs de l'état et à la multitude, à ceux dont on célébrait les vertus, comme à ceux qui étaient décriés pour leurs vices ; des pratiques autorisées par la législation, approuvées par la philosophie, consacrées par la religion même. Les dieux du paganisme qui étaient des démons, de-

mandaient des victimes humaines, leurs oracles ordonnaient des meurtres, leurs temples étaient souillés du sang de l'homme, et leurs fêtes étaient des scènes tantôt de prostitution et tantôt de carnage. Les plus graves d'entre les philosophes, et en particulier celui qu'on a justement préféré pour la sublimité de son génie à tous les autres, et à qui l'on crut devoir donner le surnom de Divin, convertissaient ces détestables usages en préceptes et en axiomes, dont ils composaient les élémens de la politique et de la morale. Ils disaient froidement dans leurs livres, que, pour décharger l'état d'un fardeau inutile, il fallait exposer les enfans à qui la nature avait refusé la force ou la beauté, abandonner et laisser mourir les vieillards et les infirmes qui ne pouvaient plus servir la république. Une secte entière de ces faux sages, l'une des plus renommées, et celle qui se piqua le plus de perfection et de vertu, loin de recommander la compassion envers les infortunés, la condamna comme une faiblesse, fit consister la force d'âme à voir sans émotion les dernières extrémités de la misère humaine, et enseigna, pour la consolation des infortunés, que la souffrance et la douleur ne sont pas des maux. C'était, du reste, un point de doctrine universellement reçu, qu'on ne devait que vengeance et que haine à ses ennemis personnels et à ceux de sa famille : les poursuivre opiniâtement, et leur nuire à tout prix, était une chose permise, et souvent un mérite aux yeux des maîtres de la sagesse. Où donc était cette bienfaisance universelle que nous cherchons ? Comptez, si vous le pouvez, les exceptions et les restrictions mises au grand devoir d'aimer ses semblables et de leur faire du bien.

Paraissez maintenant, ô charité chrétienne ! venez apprendre aux hommes qu'ils sont tous frères ; venez renverser les barrières qui divisent une nation d'avec une autre nation, une classe de la société d'avec une autre classe, un enfant de Dieu d'avec un autre enfant du même père commun ; venez éteindre les

ressentimens et les inimitiés, arracher des cœurs l'ancien levain des animosités et des jalousies, dompter l'orgueil, mettre un frein à la cupidité, resserrer l'égoïsme et le propre intérêt dans de justes bornes, dilater les âmes, faire de tout le genre humain un seul corps, dont chacun des hommes est membre, dont un Dieu fait homme est le chef.

Le temps est venu; la bonté et l'humanité du Dieu-Sauveur s'est manifestée dans notre chair: *Benignitas et humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei* (1). Quel changement va s'opérer! des liens nouveaux unissent les cœurs, les lois s'épurent, les mœurs publiques et particulières s'adoucissent; partout où l'Évangile étend sa bienfaisante influence, les sacrifices humains, les jeux sanglans de l'amphithéâtre et tant d'autres usages monstrueux disparaissent; le père le moins tendre frémirait d'horreur à la pensée de dévouer à la mort l'enfant qui vient de recevoir de lui la vie, qui est encore plus l'enfant de Dieu que le sien, et dont il doit faire un citoyen du ciel; l'homme est une chose sacrée pour l'homme; l'esclave n'est plus le jouet des caprices de son maître, ni la proie de sa lubricité ou de son avarice, ni la victime de sa cruauté; il est son inférieur dans l'ordre de la société, son semblable par nature, son égal devant Dieu; il a droit aux égards, aux soins, à l'affection de celui à qui il doit l'obéissance et la fidélité, et la religion tempère les rigueurs de la servitude en attendant qu'elle puisse l'abolir. Les nations devenues chrétiennes cessent de s'envisager mutuellement comme des races étrangères les unes aux autres, différentes d'origine, et appartenant à des Dieux ennemis; elles se considèrent comme les diverses branches d'une même famille, comme la postérité d'un même père, comme l'ouvrage d'un même créateur, dont la providence les protège, et dont la loi suprême les régit toutes. Sur ce fondement, le droit des gens ignoré jusqu'alors s'établit,

(1) Tit. III, 4.

fixe d'après les principes de la justice naturelle les rapports de peuple à peuple, de souverain à souverain, règle leurs prétentions réciproques, et termine leurs différends. Le droit terrible de la guerre prend un caractère de modération, d'équité et même de douceur; les armées se combattent sans se haïr, la victoire met fin à l'effusion du sang, les partis opposés s'embrassent comme frères, après avoir posé les armes; le prisonnier compte sur la générosité du vainqueur, qui honore sa bravoure et le traite en ami; un peuple conquis n'est plus un peuple esclave, et n'a pas à craindre de se voir exterminer par le fer, ou charger de chaînes et emmener captif loin de ses champs ravagés et de ses villes réduites en cendres.

Qu'est-ce qui a produit tous ces heureux effets? la charité du divin Rédempteur, et ce mot sorti de sa bouche sacrée: Je vous recommande de vous aimer les uns les autres: *Mando vobis ut diligatis invicem* (1). Ce précepte ne regardait pas seulement ceux qu'un même sein avait portés, qu'une même patrie réunissait sous ses lois, que la conformité des goûts et des habitudes ou d'autres rapports naturels liaient entre eux; il embrassait les hommes de toute condition, de tout rang, de tout pays, sans en excepter un seul. Jésus-Christ s'en était clairement expliqué: Si vous n'aimez, avait-il dit, que ceux qui vous aiment et qui ont des intérêts communs avec vous: *Si diligitis eos qui vos diligunt* (2); si vous n'honorez que vos concitoyens et vos frères: *Si salutaveritis fratres vestros tantum* (3), quelle récompense pourrez-vous prétendre? les publicains et les païens n'en font-ils pas autant? *Nonne et publicani... nonne et ethnici hoc faciunt* (4)?

Voulez-vous, mes chers Auditeurs, avoir un exemple frappant de la vertu de cette parole, dès

(1) Joan. xv, 17.

(2) Matth. v, 46.

(3) Matth. v, 47.

(4) Matth. v, 46 et 47.